

Marie Ndiaye : *En famille*, Ed. de Minuit, Paris, 1990

Communication d'Alena Götzová

M.N. est d'origine Sénégalaise, née en France, issue d'une famille des agriculteurs en Beauce. Elle a maintenant une trentaine d'années. Marie Ndiaye écrit dans une langue claire, quasi classique, dans son œuvre il s'agit le plus souvent de l'histoire de rapports filiaux tentés et ratés, de personnes déplacées qui voudraient se replacer. Ses personnages sont des gens ordinaires et qui habitent des maisons ordinaires. Marie Ndiaye dit que *En famille* est sa première œuvre de maturité, dont elle est elle-même satisfaite.

En famille porte l'inscription de « roman » sur la couverture.

Il s'agit du récit d'un voyage, d'une quête du fait d'appartenir quelque part, ici à la Famille.

Les principaux personnages du roman sont : Fanny, une fille de 18 ans, la héroïne du récit, Tante Colette, la Tante avec une majuscule, qui est en quelque sorte porteuse du système des valeurs de la Famille et sa conscience, un point de repère et de mesure, l'Aïeule, grand-mère de Fanny, Eugène – le cousin de Fanny qui constitue le lien le plus fort de Fanny à la famille, le père et la mère de Fanny, Georges le fiancé de Fanny, de nombreux oncles et cousins et les chiens.

Le récit se déroule dans trois sortes de milieux. Premièrement dans la campagne française, où toutes les villages sont identiques, sans la moindre parure, sobres, gris, même pas une petite fleur dans les fenêtres. Ceci par souci d'économie, selon le texte, car ces gens-là ne font rien qui ne soit utile. Les villages sont parcourus et ébranlés à tout moment par de gros camions, le motif qui revient tout au long du livre, ainsi que le motif des chiens, ennemis à Fanny et voulant l'attaquer car ils sentent qu'elle n'est pas acceptée par la commune. Les intérieurs populaires minutieusement décrits de la campagne française sont ceux de la Beauce de l'enfance de l'auteur, aussi bien que l'atmosphère « triste et morne » de la province. En effet, il y pleut la plupart de temps.

Le deuxième milieu est celui de Paris, de la métropole, où Fanny a grandi et où habite sa mère. C'est celui de la Cité moderne, où tout se ressemble, depuis les mêmes maisons, rues, restaurants etc., jusqu'au jeunes gens, qui se ressemblent tous l'un à l'autre, selon un modèle idéal.

Le troisième espace est le pays du père de Fanny, étranger à la France, où les gens parlent une langue étrangère, où il fait chaud et le système social est totalement différent du système français.

L'atmosphère du roman est angoissante, car toute action se passe dans une indifférence totale. Ceci crée un univers particulier, nous avons l'impression d'évoluer dans un mauvais rêve. C'est l'indifférence totale de la part des gens à l'égard de Fanny et de tout ce qu'elle fait. En commençant par sa mère, par ex. dans le passage suivant : « La mère de Fanny, comme à son habitude l'avait trompée, ou bien s'était fourvoyée par négligence et précipitation. Quant à elle, Fanny n'eût pas souffert de ne la voir jamais revenir : sans le vouloir, sa mère lui avait causée jusqu'à ce jour moins de bienfaits que de désagréments, tant son indifférence était infinie. ». Toute suite au début du roman, nous sommes frappés par deux motifs : tout d'abord, nous assistons à un événement familial, l'anniversaire de l'Aïeule. Fanny qui y arrive est méconnue par quasiment tous membres de famille, à l'exception de l'Aïeule, qui semblent oublier jusqu'à son nom. Même les chiens semblent l'oublier, qu'elle pourtant élevait et soignait, et veulent désormais la dévorer. Ensuite, la Tante Collette l'appelle Fanny, par un nom qu'elle venait de lire dans un roman acheté à la gare, et Fanny l'accepte et se nomme désormais de la sorte, en cachant son vrai nom, qu'elle-même dit compliqué et étranger. On n'apprendra pas son nom véritable dans le roman. Ce qui est déconcertant, c'est le fait que nul ne s'étonne du nouveau nom de Fanny, même pas son père.

Le conflit consiste dans la persuasion de Fanny, que quelque chose était arrivé à sa naissance, qui a exclu Fanny de la famille de sa mère. Non seulement qui l'a exclu de la famille, mais qui a affecté d'une façon profonde la vie de Fanny en la rendant totalement insignifiante. Fanny croit que ce sont ses parents qui est fautif, par le fait d'avoir négligé des règles familiales, concrètement en n'invitant pas l'une des tantes de Fanny à la fête où Fanny était présentée à la famille. Cette tante s'appelait Léda. Alors Fanny décide de retrouver Léda, et réparer la faute. Elle croit changer sa vie en la retrouvant et rentrer au sein de la famille et par là « naître à la vraie existence ». Il semble que

cette vraie existence devrait être la vie telle comme elle est présentée dans des magazines et à la télévision, donc la vie des stars.

Or, Fanny ignore, que Léda, précisément est exclue elle-même du cadre familial, pour avoir transgressé des lois de famille. La quête de Fanny est donc sujette à la réprobation de la part de famille. Mais c'est ce que Fanny apprend beaucoup plus tard, quand elle a déjà commis une faute irréparable en persistant dans sa quête.

Fanny cherche à s'identifier à la famille, à ses traditions, à son histoire et ses valeurs, pour avoir un point de repère dans ce monde, par rapport auquel elle pourrait s'affirmer, bref, pour être en mesure de se créer une identité propre par rapport à ces traditions et règles. Vers la fin du roman, nous découvrons que cette quête et également celle du père de Fanny, qui, comme un étranger, nous pouvons supposer qu'il vient d'un pays de tiers-monde, voit dans le fait d'appartenir à la famille un moyen de pénétrer dans un monde riche et convoité.

Dans le roman il y a des éléments magiques, qui créent l'atmosphère du surnaturel, comme, par exemple, à plusieurs reprises, des personnages qui aident Fanny dans sa quête, et qui disent, quand elle s'en étonne : « c'était dans mon rôle de faire ci ou de faire ça ». C'est par ex. le domestique du père. En plus c'est la double mort de Fanny, qui est d'abord ressuscitée et la métamorphose de ses traits, qui la rend du coup acceptable, et enfin c'est le Esprit de l'Aïeule, morte au début du roman, qui revient pour parler à Fanny, surtout pour réprover son comportement. L'Aïeule dit à Fanny de ne pas s'abaisser devant les jugements de la famille, de ne pas chercher à être reconnue à tout prix et de garder le « sentiment de la communauté » qui est supérieur à la notion de la famille.

Ce sont aussi des passages comme celui-ci : « Tante Léda était peut-être loin, si loin que Fanny n'aurait pas trop de toute son énergie pour la trouver et la reconnaître ! Il lui faudrait également se faire reconnaître de tante Léda, ce qui pouvait se révéler difficile, sinon impossible ; et, dans ce cas, Fanny n'aurait plus qu'à disparaître. » Elle disparaît en effet, à la fin du roman, à force d'effacer sa propre individualité pour être conforme aux règles mutuels de la famille, par son apparence et comportement et par le mode de penser. On a l'impression qu'il s'agit d'un récit avec le héros qui doit accomplir certains devoirs imposés pour arriver à un but, ou réparer une faute mystique, avec des obstacles qu'il doit surmonter, l'action se passe cependant dans le décor contemporain.

Quel est l'idéal de la famille nous révèle Tante Colette quand elle dit à Fanny au moment où elle décide définitivement de l'exclusion de Fanny de la famille : « Tu comprendras, je pense, qu'en retour de ce qu'il faut bien appeler notre sacrifice, oui, car nous t'avons gardée parmi nous, nous t'avons toujours reçue courtoisement, qu'en récompense de ces efforts nous ayons attendu de toi, au moins, certain effacement, certaine discrétion – oserai-je le dire : une parfaite insignifiance, que nous pussions, au moins, t'oublier tant soit peu. » C'est que Fanny, fille d'un père étranger, est différente du type de la campagne, belle, vigoureuse et excelle dans ses études. Mais la famille n'exige que la conformité. En effet, même la propre mère de Fanny décide en ce moment d'oublier sa fille, de l'exclure de sa vie afin d'être de nouveau accueillie au sein de la famille, dont elle était un peu écarté suite à son mariage réprouvé par la famille. La scène suivante se déroule au cimetière où gît l'Aïeule : « Elles avançaient côte à côte (tante Colette et la mère de Fanny), leurs bras nus se caressant, ainsi qu'elles l'avaient fait bien avant que Fanny fût née et quand l'éventualité de son existence n'eût pu leur inspirer qu'un éclat de rire incrédule, tandis que, sans doute, la pensée d'un futur petit Eugène les avait émues, certainement semblable déjà dans leurs rêves pleins d'espoirs à ce qu'il était devenu. Si je pouvais me transformer en Eugène ! soupira Fanny en quittant le cimetière. »

La notion de la société de consommation est représentée dans le roman surtout par le supermarché, qui est construit près du village de l'Aïeule, et qui est à l'origine de grands changements dans la commune. Ce Supermarché-Paradis, lieu d'un « céleste séjour » a des mesures gigantesques, on le voit « très loin dans la plaine et il désigne ainsi maintenant le village aux voyageurs mieux et plus tôt que ne le font la pauvre girouette de l'église ou la grande croix de marbre érigée au centre du cimetière. »

La Tante Colette raconte : « peut-être notre village perdra-t-il bientôt son nom pour prendre celui du supermarché, tant les deux destinations sont maintenant confondues. » et encore : « son nom est cher à notre oreille comme celui d'une personne familière, tout particulièrement chérie. Il n'est d'ailleurs nul parent dont nous prononcions le nom avec autant de tendresse et d'espoir. »

Le supermarché donne un sens à la vie des gens, une orientation à leur existence et un sentiment intensif de liberté, en leur procurant un choix immense de produits. L'apparition du supermarché entraîne la disparition de magasins du village et la désaffection du centre et selon la tante Colette « personne n'a-t-il plus le moindre motif de diriger ses pas vers cette place morte, cette grand-rue déserte, et le village privé de son cœur paraît déborder mollement de tous côtés, dans une sombre indifférence. »

En plus, nous assistons à la décomposition de la Famille-même, quand pratiquement tous ses membres rentrent dans l'indifférence totale envers la famille comme institution, captivés par le souci de consommer, d'acheter toujours de nouveaux produits, de bâtir des maisons à clé ce qui les oblige de travailler de plus en plus dure pour pouvoir tout payer.

Un autre signe de la société de consommation se révèle dans le changement des intérieurs, qui deviennent tous semblables et on pourrait dire que cela rend impossible toute personnalisation, contrairement à ce que l'on pourrait croire dans une société qui prêche l'individualisme.

Ce qui frappe dans cet œuvre, c'est la violence et l'agressivité qui passe sous l'indifférence de l'entourage. Fanny est violée par son propre oncle, elle est sur le point d'être violée par son père, elle est égorgée et éventrée par un chien dans plein mariage de son cousin, sans que personne ne s'en étonne ni ne semble l'apercevoir.

Par ailleurs, nous assistons à la disparition de sentiments sous toute forme comme dans la description du comportement des cousins de Fanny : « Qu'on vît se distraire mon fils de telle manière m'incommodait beaucoup, et je jetais aux cousins des regards à la dérobée, mais ils considéraient Eugène d'un œil placide, jambes écartés et bras croisés comme dans la chambre tout à l'heure, et l'on eût pu se figurer, tant leur expression était dépourvue du moindre sentiment, de la moindre critique, qu'ils ne le voyaient pas d'avantage qu'une émission sans intérêt pour eux, devant laquelle ils se fussent attardés par paresse. », ou quand Fanny présentait son fiancé à la famille : « Ils découvrirent Georges sans avoir l'air de le regarder seulement, et me félicitèrent, souriants, de quelques phrases machinales, n'attardant jamais sur mon visage ni celui de Georges le regard de leurs yeux vidés. Savaient-ils bien qui j'étais ? me demandais-je avec inquiétude, tant était grande leur indifférence, tant semblait affaibli leur souci de la famille. »

Seul reste l'intérêt d'imiter le mieux possible les modèles présentés par les médias. Tante Collette se plaint de son fils : « mon fils n'était intéressé par rien qu'il n'eût vu auparavant dans le contexte d'une série à la mode. »

Pour conclure, ce roman laisse en nous l'impression angoissante d'un danger invisible, d'une violence qui se cache sous l'indifférence de la société envers tout ce qui ne concerne pas directement ses intérêts qui sont réduits à la consommation passive. C'est une illustration de ce que c'est que l'ère du vide.